

REDICTION ET ADMINISTRATION 152, rue Montmartre, 152

LE TRIBUN DU PEUPLE

ABONNEMENTS PARIS 3 mois 6 fr. 6 mois 10 fr.

BUREAUX DE VENTE 6, rue du Croissant, 6

Rédacteur en chef: LISSAGARAY

ANNONCES SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ 152, rue Montmartre, 152

COUVENTS DE FEMMES

Les Iscarottes de la République se lamentent sur les perquisitions opérées dans les couvents.

On trouble les consciences, disent-ils. Taisez-vous, traites-ou ne troublez que les débauches.

Qui connaît le fond les mystères des couvents et qui les connaît jamais, malgré les perquisitions actuelles? Personne.

93 avait passé son râteau là-dessus. Tout a repoussé. D'abord, sous le 1^{er} empire; l'épuration est venue sous la Congrégation; la floraison fut complète en 1830.

On mit une sourdine sous la monarchie bourgeoise par peur de la presse. Cette végétation parut s'effriter à la surface. En réalité elle refluit, avec une vigueur et un sève nouvelle, dans le sous-sol.

1851 relève la bonne cause. Plus d'habitude, plus de scrupules. On vit en un jour monter à la surface, drus et vigoureux, comme des milliers de champignons nourris dans l'obscurité, toutes ces obscures solitaires.

En tête, le Carmel, avec ses religieuses vêtues de noir, murées pour la vie, invisibles à la loi, à leur famille.

Quant on entre dans une chapelle de Carmélites, chapelle toujours obscure, à l'heure des offices, on entend sortir de dorures une grille noire, recouverte d'un long voile noir, des chants monotones, lents et d'une intonation qui glace; on dirait le dernier hoquet d'une agonie.

À Toulouse, les Ursulines portent en guise de chemise un fourreau de bure qu'elles ne quittent jamais. De telles vapeurs s'en dégagent qu'au bout de peu de temps les yeux de ces malheureuses sont perdus.

En revanche les Dames Réparatrices portent une longue robe de cachemire bleu traînant recouverte d'une jupe en mousseline blanche. Leurs mains sont fines, leurs pieds coquettement emprisonnés. Il faut une grosse dot pour entrer là dedans. Chaque sœur a sa cellule et sa chambre.

Leur chapelle est riante, traversée de tous côtés par le soleil. Une jolie grille dorée, aux barreaux espacés, sépare à peine d'un demi-mètre le dernier rang

des sœurs du public. Les sœurs s'agenouillent sur un épais Aubusson.

Les cantiques sont gais, chantés par des voix claires et tendres. Quand elles gagnent leur place, et font alors face au public, les religieuses rebatent nécessairement leurs voiles. Aussitôt à leurs stalles elles le relèvent par un geste élégant qui découvre leurs bras, blanches et leurs mains potelées.

Les Petites sœurs des pauvres sont arrivées à Toulouse, il y a quinze ans, dans une misérable charrette traînée par une bourrique. Leur établissement actuel, qui domine la ville, vaut dix-huit cent mille francs.

Que se passe-t-il dans ces intérieurs de couvents dont l'entrée est officiellement interdite aux prêtres eux-mêmes? Leur constitution est uniforme: c'est une débauche tempérée d'hypocrisie.

Quinze? Qui ose nier? Est-ce toi, riche bourgeois, qui envoies la fille au Sacré-cœur ou à Piepus, en pension chez les bonnes sœurs? Est-ce toi, mère, qui en feras partie?

Balme disait qu'une jeune fille pouvait bien sortir de ces pensions vierge, chaste, non. Eh bien, on peut affirmer hautement, sur l'honneur, que à Paris, par exemple, le couvent des Oiseaux est un véritable pensionnat de débauche.

Depuis vingt ans, un grand nombre de jeunes filles y ont été initiées, par les sœurs elles-mêmes, à toutes sortes de pratiques. Lire la Religieuse non expurgée de Diderot; Nous n'en sommes plus là, nous sommes au-delà.

Ah! honnêtes gens! vous parlez de vos consciences!

Eh bien, nous, au nom de la conscience publique, nous prions, nous sommons la Commune de continuer d'activer ces recherches. Elle peut aller fouiller ces maisons, partout, dans le tas, à l'aveugle.

Elle ne fait rien moins que la fortune du peuple pour balayer ces vacheries.

BULLETIN MILITAIRE

Cette nuit et ce matin.

Le bombardement continue avec violence. Des cavaliers et des épaulements on retrait s'établissent en arrière du via-

duc et protègent nos travailleurs. Notre tir se ralentit sur ce point, qu'il s'agit de défendre surtout avec des ouvrages.

Le feu des Versillais a été éteint par deux fois par nos batteries de la porte des Terres.

La porte, fortement battue en brèche par les batteries de Biron, résiste admirablement. Elle est d'ailleurs protégée par de solides avancées. En outre, une batterie de huit pièces de fort calibre en défend l'approche.

La voie ferrée du chemin de ceinture, onémise en cet endroit, forme une ligne de défense aussi impenable que celle des remparts.

Feu violent. Une batterie versillaise établie dans le parc de Genevilliers a dû cesser son feu, après avoir perdu plusieurs artilleurs et vu démonter ses pièces.

On a tiré toute la nuit. Les projectiles que lancent les puissantes pièces de Moulin de la Galotte ont fait de grands ravages dans les rangs des versillais, masses devant Cléchy.

Fort canonnière. Toute la nuit les batteries ont tiré sur les décombrés d'Issy, que les travailleurs versillais essayaient de réparer.

Nuit assez calme. Quelque échange de coups de fusil sans importance aux batteries avancées.

Une attaque hardie, conduite par le colonel Mathieu contre les Versillais retranchés à Montmartre, a été exécutée cette nuit. Elle nous a coûté 8 morts et 11 blessés, mais les pertes de l'ennemi sont considérables. Il a dû reculer en désordre.

Les fusiliers marins se sont admirablement battus.

DERNIERE HEURE

Une violente attaque a lieu contre la porte de Saint-Gloud.

De nombreux renforts se dirigent en toute hâte sur le point menacé.

Un combat terrible est engagé dans le parc de Neully.

20,000 hommes environ sont engagés.

Le ligne de bataille s'étend du bois de Boulogne à la porte de Cléchy.

On installe quatre mitrailleuses à la barricade Peyronnet.

Le traité de paix a été ratifié par 440 voix contre 98.

Jules Favre a donné sa démission.

NOUVELLE AFFAIRE PICPUS

Le citoyen Henry, commissaire de police attaché au cabinet de la police municipale, a opéré ayant hier, dans le couvent de l'Assomption, à Auteuil, une perquisition dont nous avons vu les résultats.

Les objets trouvés se composent presque exclusivement d'objets consacrés au culte de Venus récalcitrante.

C'est d'abord une collection de camailles de force faites de toiles métalliques et de baguettes d'acier, destinées à réduire à l'immobilité la plus complète les dames de mauvais vouloir.

Des croix en fer, munies de forts anneaux à l'extrémité de chaque branche, forçait la victime à tenir les bras étendus.

Une sorte de diadème, également en fer, lui tenait la tête renversée.

Le citoyen Henry a aussi trouvé une collection de nez en carton peint, dont s'affublent les bon Juan en robe noire, pour n'être pas reconnus. Nez de toutes dimensions et de toutes formes: aquilins, camardés et retroussés... comme si les Claude Frolo qui s'opéraient au couvent de l'Assomption n'avaient déjà trop séduits.

Puis, ce sont des bâillons de forte toile, qu'on nouait derrière la tête, au moyen de courroies de cuir; des disciplines son fond trempé et en fil de fer, destinées sans doute à calmer les douleurs trop hâvantes.

Presque toutes sont ensanglantées. Dans les fils de fer qui terminent l'un de ces *et s'oune tait*, est encore enchevêtrée une de ces résilles, nommées filets invisibles.

On n'en croit pas que nous fassions ici de l'horrible à plaisir. Nous affirmons de nouveau la parfaite authenticité de tous ces détails.

Nous passons sous silence la bibliothèque trouvée en même temps dans le couvent, tous livres érotiques, ornés de lithographies grivoles; les ouvrages complets du marquis de Sade, Fables, etc. Nous citons les moins importants de cette religieuse collection.

Le citoyen Henry doit faire prochainement dans d'autres couvents des perquisitions qui amèneront probablement des résultats identiques.

Ainsi soit-il.

VERSAILLES

Correspondance particulière de Tribune du peuple.

Versailles, 18 mai 1871.

Je ne vous écris pas tous les jours pour deux raisons: la première, c'est qu'il est indispensible de changer à chaque instant le messageur qui porte à Saint-Denis mon courrier; la seconde, c'est qu'il n'est pas facile à tout ce qui n'est pas le Gaudin et la Figarolle de pénétrer dans le saint des saints des conciliabules. Cependant, malgré tout, le mystère, la conspiration contre M. Thiers se tellement et de tous les côtés, qu'il est impossible au moins perspicace, de ne pas l'apercevoir.

Sans doute, tous les agents de police sont aux tranchées ou en surveillance dans les gros, puisque M. Picard n'a écrit pas les progrès du complot. Depuis six jours, une soixantaine de députés, qui n'appartiennent pas tous à l'extrême droite, se réunissent le soir, et je puis vous affirmer qu'il interpellation Ducrot, qui a avorté, par suite d'un contre-ordre sans doute, est sortie de cette réunion.

M. Ducrot, essaye de se créer une sorte de popularité dans l'armée, et je l'ai vu, il y a cinq jours, avec des officiers qui lui témoignaient des égards, certes bien supérieurs à son grade.

Le raisonnement des conspirateurs est bien simple: M. Thiers est tellement percé à jour qu'il n'est plus, même pour la cause de l'ordre, un paravent suffisant. Son seul mérite, sa seule raison d'être, était une prompte victoire sur Paris et une certaine popularité parmi la bourgeoisie de province, qui attendait de lui la prompte reprise des affaires, en même temps qu'un adoucissement aux conditions de la paix. Or, il se trouve: 1^{er} que la paix a été signée à des conditions beaucoup plus onéreuses que ne le faisaient espérer les préliminaires; 2^o qu'il est impossible d'espérer, avant de longs mois, une reprise quelconque des opérations commerciales, la masse ouvrière étant et devant rester longtemps ébranlée par la commotion parisienne; 3^o que les députés, sans cesse victorieux, de M. Thiers, sont sans cesse démenties le lendemain.

Il est hors de doute que si un officier quelconque présentait un plan de campagne susceptible de quelque succès, il serait immédiatement imposé à M. Thiers par cette coterie conspiratrice. M. Thiers sent tellement le danger et comprend si bien que sa seule planche de salut est aujourd'hui dans la succès militaire, qu'il se refuse obstinément, non seulement à mettre qui que ce soit dans le secret des opérations, mais encore à communiquer ses plans d'ensemble au maréchal Mac-Mahon, lequel obéit passivement, fidèle à ses habitudes de soldat abruti, qui en avait fait un objet de risée pour tous les officiers intelligents de l'armée française.

Je suis enchanté que les journaux de Paris qui soutiennent la Commune comprennent aussi bien que M. Thiers que la seule question à l'ordre du jour est

de régister. Tenir bon, tel doit être votre seul et unique mot d'ordre.

Il faut reconnaître que M. Thiers ne néglige rien pour hâter le dénouement. Dès hier, on annonçait dans Versailles que la canonade allait reprendre avec un fureur qui ne discontinuerait plus. Des femmes d'officiers et de députés vont chaque jour faire le tour du lac, du côté des batteries. Beaucoup de petits crévés y vont aussi accompagnés, de filles, qui se partagent d'ailleurs entre Versailles et Saint-Denis.

Je puis vous affirmer que la surveillance de la police, en province, sont organisées de façon à rendre jaloux les fonctionnaires de l'empire. Partout les conseils municipaux tentent de se réunir. Il n'est pas de jour où nous n'apprenions qu'un journal vient d'être supprimé pour avoir inséré la protestation de quelque conseil municipal. Je ne puis rien vous dire de précis, mais soyez certain qu'avant quelques jours une grande réunion aura lieu, malgré les foudres de M. Thiers. Une idée pénètre profondément le cerveau des gens de province et elle se fait jour dans tous les faits qui nous arrivent: c'est que la France ne peut matériellement et économiquement vivre sans Paris et que M. Thiers est incapable de trancher la question par les armes.

La conclusion, vous la voyez. Ne madites pas que la province est à peu près inerte; témoin la guerre, je vous répondrai qu'il s'agit alors de faire marcher des paysans absolument étrangers au métier de soldats, et de les envoyer au feu, tandis qu'il s'agit aujourd'hui de la réunion, de quelques députés des conseils municipaux pour constituer une assemblée dont personne n'osait contester l'autorité et la valeur.

Une poignée de nouvelles: M. Desbrosses fait commerce d'amitié avec les députés de la droite, tous les jours, au café Anauary. Villemessant a été reçu par M. Thiers, et probablement le *Figaro* deviendra le journal du ministère, en opposition avec le *Guillets*, devenu franchement bonapartiste.

Les gens d'un employé du ministère de la guerre que le nombre des blessés de l'armée de Versailles est actuellement de 11,800 à 12,000.

Plus de dix mille jeunes soldats ont dû à la suite des fatigues de la tranchée, être exemptés temporairement de tout service. Il n'y a pas moins de neuf mille morts. Cette petite différence entre les chiffres et celui des blessés s'explique par ce fait que presque toutes les blessures nécessitent des opérations chirurgicales que ces hommes affaiblis depuis longtemps sont incapables de supporter. De plus, le service des ambulances est tellement mal organisé que les hommes sont restés trente-six heures sans pansement. Ce ne sont pas cependant les brancardiers qui manquent; quand un homme tombe dans la tranchée, vingt autres s'élancent pour le transporter loin du champ de bataille. J'ai vu de mes yeux, à Montretout, un artilleur mort, remarquez-le, porté par quatre hommes suivis de quatre camarades destinés à les relayer.

Puisque M. Jules Favre prétend que les *Communards* trouvent, malgré le blocus, le moyen de faire vendre, à Long-

FEUILLETON DU TRIBUN DU PEUPLE

DU 20 MAI 1871

TABLEAU DE PARIS

III

LES BAS-RELIEFS DE LA COLONNE VENDOME

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Demain le balai en aura dispersé les derniers débris. Les antiquaires de l'avenir rechercheront avidement les moindres détails sur le monument évanoui au souffle du peuple. — D'un autre côté, nous croyons que la description des bas-reliefs peut intéresser nos contemporains et nous allons raconter la spirale immense. C'était bien la colonne de l'empereur

pas une des victoires de la République ne s'y déroulait.

L'inscription du piédestal Neagatos, Inq, Aug, Monumentum, Beth, Germanici, Anno, M. DCC. C. V. Trimestri, Spatio, Duca, Sio, Piazigati, Ez, Ave, Capto, Gloria, Exercitus, Maximi, Dicabit.

a été traduite ainsi par A. Dumas: Patton, Général d'Auguste, A élevé ce monument de la guerre de Germanicus Défait par lui en trois mois. Avec l'argent du vaincu A la gloire de son immense armée

écriture fort spirituelle et fort juste de toutes les inscriptions dues à la sollicite des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Les Bas-reliefs avaient un mètre soixante-dix de haut et s'élevaient vingt-deux fois autour de la colonne, sur une longueur de deux cent quatre-vingt mètres. Ils se composaient de soixante-sept sujets empruntés à la campagne d'Ansterlitz. Napoléon les avait choisis lui-même. Les inscriptions qui étaient au-dessous des bas-reliefs étaient du savant Denon et du prince de Wagram.

Napoléon voulait d'abord placer au faite de la colonne, non sa propre statue, mais celle de Charlemagne. Ce fut après l'ona, Eylau et Friedland que, poussé par ses flatteurs, il changea d'idée.

Sa première statue, sculptée par Chaudet, fut remplacée, en 1844, par une autre due au ciseau de Steurle. Elle représentait l'empereur en costume de bataille, sur un piédestal de boulets. Chapeau, bottes, redingote à revers, longnetto, épée, étaient exactement copiés sur l'équipement de Napoléon à Ansterlitz. La dernière statue avait été élevée en 1858.

La levée de camp de Boulogne, tel est le sujet des premiers bas-reliefs. Sur le premier, l'équipement passe ses troupes en revue; à la Hotte du Havre double cap d'Alpreck. La légende explique la coïncidence entre le moment de cette revue et l'arrivée des vaisseaux, par une délicate attention de l'océan, désireux de plaire à l'empereur. Puis vient le départ des différents corps d'armée, de Boulogne, de Brest et d'Elbeuf. On voit successivement les troupes se livrer à tous les exercices possibles, marcher en colonne, au pas gymnastique, passer les rivières, tra-

verser les villes, faire enfin, tout ce qui concerne leur état de grande armée. Artillerie, cavalerie, infanterie, il y a de tout dans cet inextricable pélemèle d'hommes, de canons, de chevaux, de fusils et de boulets à poils.

Dans le sixième tableau, l'empereur se présente au sénat et lui annonce le commencement de la guerre contre la troisième coalition.

La série des épisodes continue: les soldats sont encore en route; les vici qui traversent le Rhin à Mayence, Mannheim, Spire, Dourlach et Strasbourg, cinq points à la fois. Puis volla l'empereur franchissant pompeusement, avec son étendard redingote, le pont de Kehl. Autour de lui caracolent un nombreux état-major, dans les costumes rappelant, à s'y méprendre, l'aspect du défunt bal de l'opéra, dans la nuit du Mardi-grin.

Puis l'armée, les éléphants de Bado et de Wurlenberg, reçoit l'illustre redingote, toujours perché sur son cheval: joie scène d'aplatissement princier. Tout cela court à Bonoverth; le 15^e tableau représente la bataille en question. Puis, c'est le combat de Wurlenberg, livré par Murat, et le passage du Danube

à Presbourg par le second et le troisième corps.

La situation se tend: l'empereur est entré à Augsbourg, et il harangue ses troupes sur le champ de bataille, à la façon des empereurs romains: c'est la légende qui le dit. Le grand homme est dans une pose olympienne, mais qui doit considérablement le gêner pour se tenir à cheval. Eloquence et haute école réunies.

Vingt-quatrième tableau: Victoire de Soult à Menningen. Une illandreuse inscription explique au public, qui ne peut déjà plus la lire en bas, même avec la meilleure loupe, comment Ney força le passage du pont d'Elchingen, opération grâce à laquelle un des grands hommes de guerre qui mangent avec Napoléon III le pain amer de Chislehurst porte le titre de duc d'Elchingen.

Au trente et unième tableau, Berthier, entouré de son état-major, toujours orné des mêmes plumets et rainemables, a une entrevue avec le général Mack obligé de capituler. Le panorama continue, la garnison d'Ulm sort de la ville et met bas les armes: dans le tableau trente-trois, l'empereur reçoit le général Mack; alors vient ce

que la légende appelle « une ingénieuse et superbe allégorie »

Cette allégorie superbe et ingénieuse est d'une simplicité écrasante, comme vous allez voir. Elle se compose tout bonnement d'une Victoire, ornée d'une palme d'ailes d'anges, et armée d'un crayon avec lequel elle écrit sur un registre très bien relié: Capitulation d'Ulm.

Ensuite l'entrée dans Munich et Breanran et le passage de l'Inn. Un peu plus loin, le 76^e régiment rentre en possession de son drapeau, perdu par lui dans une campagne précédente, et retrouvé dans l'arsenal d'Insupricke.

Suivent quelques autres scènes de carnage: le combat désespéré de Krems, près de Barmstein, combat où les Français et les Russes se battirent presque exclusivement à l'arme blanche.

Puis loin, l'entrée dans Vienne. Napoléon reçoit les clefs de la capitale. Une députation, envoyée de Paris, lui adresse d'un air respectueux l'assurance de sa considération distinguée. Un peu plus loin, l'empereur quitte Vienne et se met en route pour Brann, escorté d'un grand nombre de généraux. Le grand coup de la campagne est im-

